

de payer une partie de votre dépense, c'est-à-dire de la liste Civile, ce qui prouve encore pour le dire en passant que ce n'étoit pas pour vous charger qu'elle vous avoit donné votre Constitution. La somme qu'elle paye pour vous est à présent de d'environ seize mille louis comme je vous l'ai déjà dit. La dépense entière étoit de quarante trois mille louis, la somme que vous payez vous-même est d'environ vingt sept mille louis.

Cette année vos Représentans (c'est-à-dire, ceux de la première colonne dans la lettre que je vous ai dernièrement écrite) ont offert de payer toute la dépense, et ceux de la seconde colonne ou sent les gens en place, s'y sont opposés. Il s'agit maintenant de savoir ce qui vous sera le plus avantageux, de payer vous-mêmes votre dépense, c'est-à-dire les sept mille louis de plus; ou de laisser l'Angleterre continuer de payer ce surplus qui augmente tous les ans. Comme ce surplus augmente d'année en année il faudra qu'il vienne un tems que vous en soyez chargés comme je vous l'ai déjà dit. Vaut-il mieux que vous vous en chargiez vous-même actuellement, que d'attendre qu'il soit bien augmenté. Les gens en places vous disent qu'il ne faut pas payer et se donnent beaucoup de tourment pour vous le persuader.

Je vous ferai encore une comparaison ou plutôt je continuerai celle que j'ai déjà commencée, quand votre père vous a établi et que vous avez votre ménage à part, il vous aide encore quelque tems jusqu'à ce que vous soyez bien en état de vous tirer vous-même d'affaire.

Si votre père continuoit toujours à payer, qu'il paye l'entretien de votre femme et de vos enfans; que votre femme et vos enfans portassent plus beau et fissent plus de dépense par ce moyen que vous ne pourriez leur en faire faire; qu'enfin votre père, que je suppose riche, fut si bon pour sa bruë et ses petits enfans, qu'il augmenta toujours suivant leur désir; votre femme et vos enfans s'accoutumeroient à porter plus beau et à faire plus de dépense que vous ne seriez en état de leur faire faire vous-même quand vous seriez obligé de la payer. Se voyant toujours soutenus et entretenus à leur gré sans que cela fut tiré de votre bourse, ils sentiroient moins le besoin de travailler pour la maison, que si toute leur dépense étoit tirée de la maison, parce que

si toute la dépense étoit tirée de la maison ils ne pourroient dépenser qu'à proportion qu'ils aident à ménager et à gagner eux-mêmes, au lieu qu'étant aussi bien sans travailler qu'en travaillant, ils prendront moins d'intérêt aux affaires de la famille. Ainsi ils prendront le goût du travail et du ménage, ils voudront se promener, être toujours bien habillés avoir les mains toujours blanches, tous les jours seront pour eux des Dimanches; vous aurez mille peine à les mettre aux ouvrages de la maison. Peut-être même arrivera-t-il qu'ils aimeront moins, qu'ils craindront moins de vous déplaire. Ils vous trouveront incommode quand vous voudrez les faire travailler à vos affaires, ils voudront tout le train de votre maison sera négligé, vous appauvrirez de jour en jour, vous serez de mauvais humeur, votre femme et vos enfans feront peut-être des rapports contre vous à votre père, et peut-être qu'à la fin votre père viedra à eu croire une partie à vous aimer moins qu'il ne faisoit auparavant.

Quand vous viendrez à vous apercevoir de tout cela vous commencerez à faire des réflexions. Vous direz: mes affaires vont mal, tout le train de ma maison est négligé; ma femme et mes enfans ont perdu le goût du travail et du ménage, ils ne sont plus intéressés pour la maison, ils s'accoutument à porter beau et à faire une plus forte dépense que je ne pourrai soutenir quand je serai obligé de la payer. On ne m'écoute presque plus dans ma maison; on m'y regarde comme un porteur, je n'ai presque plus d'autorité dans ma famille, je n'y suis pas autant aimé que je l'étois et peut-être suis-je en danger de perdre l'affection de mon père.—Eh bien direz vous, je m'en vais faire un effort avant que le mal soit trop augmenté. Je m'en vais écrire à mon père que je me sens en état à présent de soutenir ma famille et je le remercierai bien de la bonté qui l'a eu de m'aider jusqu'à présent. Je payerai toutes les dépenses de ma femme et de mes enfans; je veux même les entretenir aussi bien qu'ils le sont actuellement.—Quand ils sentiront que leur bien être dépendra de la prospérité de ma maison, et de mes affaires, ils y prendront intérêt; chacun d'eux s'appliquera de son mieux aux travaux de la famille, et mes affaires se rétabliront. Quand ma femme et mes enfans n'attendront rien de moi je serai bien mieux écouté d'eux, ils tâcheront de me plaire. Quand ils verront que je ne les ferai travailler avec moi que pour qu'ils soient bien eux-